

Jacques Derrida, mes potes et moi

Jean Taousson

Présent, n° 7469 du samedi 5 novembre 2011

Jean Taousson : “Jacques Derrida, mes potes et moi”

Jacques Derrida (1930-2004), l'inventeur de la « Déconstruction », n'est pas de ces philosophes qui laissent indifférents. « C'est un génie », vous diront les uns. « C'est un mystificateur », vous diront les autres. C'était, quoi qu'il en soit, un être singulier et un penseur moins médiatisé qu'un Roland Barthes ou un Jacques Lacan. Sauf aux Etats-Unis, où l'on fait grand cas de son œuvre.

Alors que de gros ouvrages, très érudits et très sérieux (dont une remarquable biographie de Benoît Peeters) viennent de paraître sur l'homme et l'œuvre, je ne saurais trop vous conseiller l'essai de Jean Taousson, *Jacques Derrida, mes potes et moi*.

« D'aucuns se vantent d'avoir été à l'école avec des gamins devenus chefs d'Etat, d'autres en compagnie de joyeux cancre ayant réussi dans le show-biz. Moi, ce fut avec Jacques Derrida », écrit Jean Taousson. Et cela se passait dans les années quarante-cinquante à Alger puisque Derrida était – ce qui n'est pas anodin pour essayer de percer « l'énigme Derrida » – un pied-noir.

Qui était *vraiment* Derrida par-delà la légende qu'il a patiemment construite et qui a été nourrie et alimentée par ses pairs ? Qui était Derrida avant Derrida ? Jean Taousson, qui fut son condisciple et qui partagea avec lui la vie quotidienne et délurée de lycéens algérois, nous le raconte. Avec une empathie d'autant plus chaleureuse que, jusqu'à la disparition de Derrida, et malgré des choix politiques qui auraient pu les séparer, ils restèrent amis. Et ce qu'il raconte est bien évidemment avec antipodes de l'hagiographie officielle.

Derrida, c'était un potache comme les autres et qui, comme beaucoup de pieds-noirs, aimait la plage, le sport, les filles. Et qui excellait à mystifier – déjà – ses professeurs. D'où, révélée par Taousson, une version très plausible de la genèse de la théorie de la « Déconstruction ». C'est un témoignage, c'est un portrait, c'est une somme d'anecdotes vécues qui, pour la plupart, contribuent à rendre sympathique et humain, plus humain, un Derrida qui ne l'était pas toujours.

Pour résumer, citons Taousson : « Je reste persuadé que Jacky [*comme l'appelaient ses potes*] a mis ses réels talents philosophiques au service du goût immodéré qu'il avait de se foutre du monde. » Je suis sûr que Jacques Derrida, dont on peut lire le très savant *Politique et amitié* (Galilée) aurait aimé ce livre de copain qui l'aurait délassé un peu de la pensée de Heidegger dont il était nourri.

On a dit de Derrida qu'il était trop philosophe pour plaire aux écrivains et trop écrivain pour plaire aux professeurs de philosophie. En lisant Taousson, on comprend aussi que Jacky d'Alger avait su garder, comme caché en lui, son rêve de lycéen de Ben Aknoun : devenir footballeur professionnel...

Alain Sanders

Faits & Documents, n° 325, du 15 au 30 novembre 2011

KIOSQUE

Sortie d'un très étonnant volume signé par Jean Taousson, figure des réseaux pasquaiens et du lobbying pro-Afrique du Sud dans les années 1970-1980, *Jacques Derrida, mes potes et moi, une chronique lycéenne des années 40 dans l'Algérie de Papa*. Ou un certain Jacques Derrida, alors nullement à gauche, devenu le fondateur de la mondialement connue « déconstruction », apparaît comme un aimable fumiste. Distrayant.

L'Algérieniste, n° 136, décembre 2011

Lu pour vous

Jacques Derrida, mes potes et moi.

Une chronique lycéenne des années quarante dans l'Algérie de Papa

Non, *Jacques Derrida* n'est pas une biographie du philosophe ; ce sont les souvenirs d'adolescence d'un jeune Algérois, Jean Taousson, qui se remémore ses frasques, celles de ses amis (parmi eux Jacques Derrida) dans le milieu lycéen algérois pendant les années cinquante, frasques parfois assez corsées, toujours pittoresques.

Cela ne manque pas d'intérêt : d'une part nous retrouvons le quotidien d'une certaine jeunesse avec ses habitudes, ses modes, son langage avec en contrepoint Alger, ses habitants et ses rues, d'autre part nous entrevoyons la personnalité du futur philosophe. A ce sujet, l'auteur, qui admirait « *Jacky* » lycéen, son esprit, son intelligence, son audace, laisse apparaître sa perplexité à l'encontre des idées que son ami développera plus tard.

Ceux qui ont fréquenté les lycées algériens autour de 1950 retrouveront dans ce livre des réminiscences de leurs jeunes années. Une bouffée de jeunesse !

Yves Naz

France > Horizon, *Le cri du Rapatrié*, n° 518-519, octobre-novembre-décembre 2011

Livres

D'aucuns se vantent d'avoir été à l'école avec des gamins devenus chefs d'état, d'autres en compagnie de joyeux cancre ayant réussi dans le show-biz. Moi, ce fut avec le grand Derrida, l'inventeur de la « Déconstruction », le philosophe le plus adulé mais aussi le plus controversé de l'ère contemporaine, le théoricien qui divisa la planète littéraire en deux camps également inconditionnels : celui qui voyait en lui la référence absolue, le dernier des grands maîtres à penser et l'autre qui le qualifiait de mystificateur, d'imposteur illisible et malfaisant auprès d'innombrables étudiants. Qui était vraiment Derrida ?

Des années après sa disparition, la question se pose encore... comme une énigme non résolvable.

L'Action française, n° 2831 du 5 au 18 janvier 2012

Un farceur nommé Derrida

Jacques Derrida, philosophe de la galaxie germanopratinne, ne fut pas seulement le théo-

ricien de la « déconstruction » et du « logocentrisme » ; il fut aussi accessoirement, un pied-noir dont l'enfance et l'adolescence, au temps de l'Algérie française, furent celles de tant d'autres Algérois amoureux du soleil, de la mer, du sport, des filles, avec, dans son cas, un penchant prononcé pour t'esbroufe et la fumisterie. Un détail, mais c'est peut-être là qu'il faut chercher la genèse de ses théories philosophiques. Car, si dans certaines universités, notamment américaines, on le tient pour un génie, d'autres qui l'ont bien connu inclineraient pour un génie certes, mais de la mystification.

Jean Taousson (*Adieu roumi*) est de ceux-là. Il fut son condisciple au lycée d'Alger et son copain de presque tous les instants d'une vie quotidienne assez décousue... pour ne pas dire « déconstruite » ! « Je reste persuadé, écrit-il, que Jacky a mis ses réels talents philosophiques au service du goût immodéré qu'il avait de se foutre du monde. » *C'est ce Derrida « d'avant Derrida » qu'il raconte dans un livre pétillant, plein d'anecdotes qui ne s'inventent pas et composent le portrait d'un joyeux farceur plus sympathique que l'intellectuel de gauche pontifiant et illisible qu'il est devenu ensuite.*

N.M.

L'Echo de l'Oranie, n° 338, janvier-février 2012

Notes de lecture

D'aucuns se vantent d'avoir été à l'école avec des gamins devenus chefs d'état, d'autres en compagnie de joyeux cancre ayant réussi dans le show-biz. Moi, ce fut avec le grand Derrida, l'inventeur de la « Déconstruction », le philosophe le plus adulé mais aussi le plus controversé de l'ère contemporaine, le théoricien qui divisa la planète littéraire en deux camps également inconditionnels : celui qui voyait en lui la référence absolue, le dernier des grands maîtres à penser et l'autre qui le qualifiait de mystificateur, d'imposteur illisible et malfaisant auprès d'innombrables étudiants. Qui était vraiment Derrida ?

Des années après sa disparition, la question se pose encore... comme une énigme non résolvable.

Mémoires d'Empire, n° 46, janvier-février-mars 2012

Notes de lecture

Jacques Derrida. Mes potes et moi

Une chronique lycéenne des années 40 dans l'Algérie de Papa

L'Algérie des années 1940. Une bande de copains, chahuteurs, heureux de vivre et bien dans leur peau. L'auteur nous narre, avec humour et parfois émotion, son enfance et son adolescence au lycée de Ben Aknoun, sur les hauteurs d'Alger. « Ben Ak » qui fera partie de ses meilleurs souvenirs, avec la création d'une société secrète, les excursions dans l'ancien abri anti-aérien du lycée. Il nous parle surtout de ses copains, et plus particulièrement du philosophe Jacques Derrida, l'inventeur de la « Déconstruction », qui fut peut-être ce garçon pervers pour précieuses transies, tel qu'il fut dénoncé en Grande-Bretagne sur le campus de Cambridge, avant de s'y voir décerné le titre de Docteur Honoris Causa... au bénéfice du doute ? Mais aussi de Jean-Paul Martin, dit « Gramoineau », de César Six, de « Poupon » et de Lescalier. On retrouve la bande de copains sur les stades algérois pour des matches de football d'anthologie, particulièrement contre des prisonniers de guerre Italiens. Ou encore autour des rin^{gs}. à l'époque où l'auteur envisageait de faire une carrière de boxeur. On le suit également,

avec toujours les mêmes amis, dans la grande tricherie d'un « *marathon* » de 100 kilomètres d'Alger à Meurad. Recalé au baccalauréat, son père l'envoie redoubler à Sidi Bel Abbés. Après son succès à son examen, il retrouvera Alger et le lycée Gautier.

Magazine des Livres, n° 34, février-mars-avril 2012

ÉPOQUE HEUREUSE

Il est heureux que Jean Taousson, grand reporter, ne soit pas un disciple de Jacques Derrida ni un « déconstructionniste », il ne nous aurait pas donné un livre aussi vivant, voire délicieux en maintes pages. Il a été pote de lycée de « Jacky » à Alger, aux beaux temps de l'Algérie de Papa, n'est pas question ici de signifiant, de signifié ni de « dissémination ». L'essentiel est une série de portraits et de récits enlevés d'un trait, sur les années de lycée dans une époque heureuse et un pays qui, de l'aveu même d'un des chefs de la rébellion algérienne, avait été un « paradis ». On retiendra particulièrement la vengeance du jeune Taousson contre un boucher prétentieux, dans la vitrine duquel il avait subrepticement glissé un écriteau annonçant : « Ici, on achète chiens et chats comptant. » Hilarité des passants.

On y découvre que Derrida manifesta très jeune ses dons de mystificateur ; ainsi, interrogé en classe sur le sentiment de la nature chez La Fontaine, il répondit : « Pojain y son été, M'sieur, Potitchi été P'tit pain boudin le matin. » Évidemment, la classe se tordait. D'autres classes se tordirent moins devant Derrida adulte. Les temps changent. Quand il le revit plus tard, Taousson avait préalablement essayé de lire un de ses livres, mais avait dû avouer qu'il n'y avait rien compris. « Mais il n'y a rien à comprendre, » lui avait répondu Derrida.

Peu-être qu'il y a quand même quelque chose à comprendre : c'est que Derrida perçut très tôt l'écart entre le message et le magma généralement pâteux que l'on nomme langage.

On rira avec les deux compères qui, dans leur jeunesse, faisaient les pique-assiettes dans les réceptions suivant les beaux mariages. C'est une autobiographie déguisée que nous offre Taousson : elle ressuscite une époque où l'insouciance n'excluait pas l'esprit de sérieux, et l'on regrettera de n'avoir connu ni César Six, ni ce flandrin de Gramoineau et les autres. On comprendra que l'auteur n'ait pas épousé Blanchette. Deux cent trois pages de soleil, malgré les moments de cafard. Vivement conseillé en cette saison.

Gerald Messadié

La Nouvelle Revue d'Histoire, n° 59, mars-avril 2012

Norbert Multeau : que lisez-vous ?

Norbert Multeau est journaliste et auteur de plusieurs livres à caractère historique. Il est né en Algérie, dans un village de colonisation, aux portes du désert. Après ses études secondaires, pendant la guerre d'Algérie, il a fait vingt-huit mois de service militaire dans les tirailleurs algériens (interprète d'arabe). Il a débuté dans le journalisme à *L'Écho d'Alger*. Rentré en France en 1962, il deviendra chef du service culturel et critique de cinéma à *Valeurs Actuelles et Spectacle du Monde* jusqu'en 1998. Il a collaboré au *Guide des films* de Jean Tulard (Bouquins), au *Livre blanc de l'armée française en Algérie* (Contretemps). Il a publié *Les Caméras du diable, chroniques cinématographiques* (Dualpha), *Paul et Kader*, roman très remarqué, publié chez Télémaque en 2009. Il vient d'en publier une suite brève, *En passant par l'Algérie, Dernières nouvelles du bled* (Atelier Fol'fer). Il vient également

de sortir *L'islam chez lui chez nous* (éd. de l'Æncre). Nous lui avons demandé, parmi ses lectures récentes, quels livres avaient retenu son attention.

Norbert Multeau : Comme je suis né en Algérie, où j'ai vécu vingt-cinq ans, rien de ce qui paraît sur le sujet ne m'est indifférent. D'autant que l'année 2012 marque le cinquantième anniversaire de l'indépendance, de l'exode des pieds-noirs, des accords d'Évian, du massacre des harkis... bref de la forfaiture gaulliste. Plusieurs livres sont déjà parus, d'autres sont annoncés. Jusqu'à la nausée.

J'ai retenu *Un Silence d'État* de Jean-Jacques Jordi (Éd. Soteca, 2011). Sur les civils européens disparus et massacrés après les accords d'Évian, voici enfin un document incontestable, basé sur une enquête rigoureuse qui remonte aux sources les plus fiables.

Je me suis bien amusé avec *Jacques Derrida, mes potes et moi*, de Jean Taousson (Atelier Fol'Fer), où l'on apprend que le théoricien pontifiant et illisible de la « déconstruction » fut dans sa jeunesse de pied-noir algérois, un farceur dont le plus grand talent était de se foutre du monde. Ceci expliquant cela.

Comme je viens de publier un essai polémique sur l'islamisation de la France, *L'islam chez lui chez nous* (Éd. de l'Æncre), j'ai relu *Le Radeau de Mahomet*, de Péroncel-Hugoz, paru en 1983 (Éd. Lieu commun), un livre prémonitoire qui, dans l'incrédulité quasi générale, pointait les dangers qu'allait faire courir à la France le nouveau dynamisme de l'islam.

Une mention particulière pour un recueil de nouvelles inédites de Jacques Perret, *Dans la musette du caporal* (Le Dilettante). Sept textes sur la guerre qui racontent le courage et la fraternité des combattants comme les choses les plus naturelles du monde.

Enfin *Fatigue du sens*, de Richard Millet (Éd. Pierre-Guillaume de Roux). Un essai fulgurant, face à l'immigration sûre d'elle, sur la lassitude d'être nous-mêmes, de nous vouloir encore Français, Blancs, attachés à la civilisation européenne. La tentation du néant.

Propos recueillis par Pauline Lecomte
